

ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE
HISTOIRE

Sujet :

**Enseigner « La longue histoire de l'humanité et des migrations »
en classe de sixième**

I. Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A :** Extraits du programme d'histoire de cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.
- **Document B :** Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Stephan Arias et Fabien Chaumard (dir.), Paris, Belin, p. 18-19.
- **Document C :** Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Nathalie Plaza et Stéphane Vautier (dir.), Paris, Hachette, 2016, p. 20-21.

II. Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D :** Jean Guilaine, « L'archéologie, une discipline », *Le Genre humain*, n°50, Paris, Le Seuil, 2011, p. 24-28.
- **Document E :** Patrick Braouezec, « Patrimoine archéologique et intégration : l'expérience de Saint-Denis », in Jean-Paul Demoule *et alii*, *L'avenir du passé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 135-138.

Document A : Extraits du programme d'histoire de cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

Repères annuels de programmation	Démarches et contenus d'enseignement
<p>Thème 1 La longue histoire de l'humanité et des migrations</p> <ul style="list-style-type: none"> - Les débuts de l'humanité. - La « révolution » néolithique. - Premiers États, premières écritures. 	<p>L'étude de la préhistoire permet d'établir, en dialogue avec d'autres champs disciplinaires, des faits scientifiques, avant la découverte des mythes polythéistes et des récits sur les origines du monde et de l'humanité proposés par les religions monothéistes. [...] L'étude du néolithique interroge l'intervention des femmes et des hommes sur leur environnement. La sédentarisation des communautés humaines comme l'entrée des activités humaines dans l'agriculture et l'élevage se produisent à des moments différents selon les espaces géographiques observés.</p>

Extraits de la fiche Eduscol

La « révolution » néolithique

Les guillemets du terme s'expliquent par la lenteur constatée de sa généralisation, entre le IX^e et III^e millénaires, la « révolution » **est en fait une évolution**. La chronologie est assez bien établie : l'agriculture et l'élevage apparaissent dans le croissant fertile au milieu du IX^e millénaire av. J.-C. et les céramiques au VIII^e millénaire av. J.-C ; leur diffusion conduit à la sédentarisation des populations au Nord de la Méditerranée et en Europe entre 7000 et 6500 avant notre ère. La fin de la période est fixée à l'avènement de la métallurgie du bronze (vers - 3000, et - 2500 en Europe). Les modalités de diffusion des innovations comme leurs conséquences ont soulevé des débats. La diffusion du néolithique correspond-elle à une migration venue du Proche-Orient ? De nombreux auteurs ont plaidé pour une mutation autonome des foyers de population. Cependant, l'analyse génétique de 51 génomes humains de la période -40 000 / -10 000, menée par plus de 70 chercheurs et dont les résultats ont été publiés dans la revue *Nature* en mai 2016, aboutit à la conclusion selon laquelle il y a 14 000 ans, on observe une interpénétration des populations du Proche-Orient et de celles de l'ensemble de l'Europe, avant même le début de la « révolution » néolithique, au moment où le réchauffement climatique devient clairement perceptible. [...]

Comment mettre en œuvre le thème dans la classe ?

Une mise en place chronologique est indispensable : il s'agit de faire prendre conscience aux élèves de **la très longue durée que représente le temps des chasseurs-cueilleurs nomades, au regard des transformations qui parcourent la période néolithique** il y a seulement quelques milliers d'années. L'histoire des hommes est essentiellement paléolithique : pendant presque trois millions d'années, les humains se sont passés d'agriculture et d'élevage, la totalité de leurs ressources provenant de la collecte.

Document D : Jean Guilaine, « L'archéologie, une discipline », *Le Genre humain*, n°50, Paris, Le Seuil, 2011, p. 24-28.

Le spleen de l'archéologue est-il dû au comportement parfois dominateur de l'historien, celui-ci fort d'une discipline plus anciennement installée dans le domaine universitaire ? De fait, entre les deux matières, la perspective n'est pas la même. L'histoire politique ou économique nécessite le recours aux textes, à l'accumulation d'écrits ou de données chiffrées dont elle devra vérifier la véracité. L'archéologie, qui est la connaissance du passé fondé sur des vestiges matériels, occupe donc toute la scène tant que l'écriture n'a pas fait son apparition. Elle est alors la seule source pour écrire une forme d'histoire concernant les deux à trois millions d'années de la préhistoire, soit quelque 99 % et des poussières de la trajectoire de l'homme, auxquels il faudrait ajouter le temps de toutes les populations privées d'écriture jusqu'à une époque récente, voire, au sein de cultures qualifiées d'historiques, la masse de ceux dont les textes ne parlent pas. [...] Si, personnellement, protohistorien, j'ai bien l'impression d'écrire une forme d'histoire, étant d'ailleurs issu de cette discipline, je le fais avec mes outils de recherche et les matériaux que j'exhume. Bien sûr, mes sujets restent anonymes, mais j'étudie des groupes humains, dans leur aspect physique, leur niveau technique, leurs productions culturelles et symboliques, leur rapport à l'environnement, leur alimentation, leurs rites funéraires, etc. J'ai assez de matière pour restituer non seulement la vie, mais pas seulement une forme de paéthonologie, je revendique, en décortiquant les néolithisations qui, à partir de divers berceaux, ont, plus ou moins rapidement, gagné la planète, en approfondissant l'émergence et la diffusion de la complexité sociale, en traquant la circulation de matériaux à longue distance, la possibilité d'écrire des processus de portée historique. L'événement même m'est parfois accessible (cf. le massacre néolithique de Talheim). Au reste, il semble que la concurrence – mais je préfère parler de complémentarité – entre histoire et archéologie s'accroît brusquement dès lors que les textes se manifestent. Chaque discipline se rétracte alors sur son pré carré. [...]

L'archéologie elle-même ne cesse de bouger dans ses visées, ses desseins. [...] L'envol, à compter de 1960, sinon avant, d'une archéologie dite « processualiste », marquée par le développement des grandes fouilles d'habitats et de nécropoles, les notions d'évolution interne, une recherche encadrée par des approches environnementales toujours plus précises, a apporté un nouveau souffle, à la fois plus ethnologique et plus paléoécologique. Il favorisait aussi le développement de l'archéologie sociale. La qualité, toujours plus aiguë, des approches naturalistes ou physiques a alors donné à l'archéologie un sentiment de supériorité quant à sa finalité. Oui, le passé, tel un tableau dont on pouvait peindre les moindres détails, était parfaitement restituable. Mais de quel passé parle-t-on ? Du paysage, naturel ou fabriqué, ou des aspirations sans cesse mouvantes de l'esprit humain ? Aussi, à compter de 1980 environ, haro sur le « matériel ». Plutôt les représentations, les symboles, le genre. Bref, les idées : l'immatériel, la naissance d'une archéologie symbolique ou « post-moderne » qui se fait plus spéculative, plus attachée aux moteurs de l'imaginaire. Évidemment, avec des risques de dérive ou de surenchère. Au point que l'on peut se poser la question : que sera l'archéologie demain ? Sera-t-elle faite par des fonctionnalistes ou par des cognitivistes ? Des gens de terrain et de matériel ou exclusivement des traqueurs de concepts ?

Document E : Patrick Braouezec, « Patrimoine archéologique et intégration : l'expérience de Saint-Denis », in Jean-Paul Demoule *et alii*, *L'avenir du passé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 135-138.

N.B. : Patrick Braouezec est l'ancien député-maire communiste de Saint-Denis.

L'intégration consiste à permettre à toute personne d'acquérir les connaissances et les savoir-faire grâce auxquels elle pourra vivre librement et en toute égalité sur un territoire donné. En aucun cas elle n'implique, selon moi, la soumission totale à un modèle imposé. L'archéologie à Saint-Denis est née en 1973 grâce à la surveillance de la tranchée du métro creusée au pied de l'abbatiale. Ces recherches ont ensuite concerné l'ensemble du quartier situé au nord de la basilique, accompagnant, pendant près de vingt ans, une vaste opération de rénovation urbaine. En 1982, la ville a décidé de créer un service municipal d'archéologie, l'Unité d'archéologie, composée aujourd'hui de onze permanents chargés de quatre missions principales : la fouille, la publication, la conservation et la gestion du mobilier découvert, enfin la socialisation. Cent soixante opérations d'archéologie préventive ont eu lieu à Saint-Denis depuis trente-trois ans. Saint-Denis figure ainsi parmi les centres urbains les mieux documentés de l'Europe du Nord du point de vue archéologique. [...]

L'Unité d'archéologie s'investit ainsi depuis 1998 dans une entreprise de valorisation patrimoniale intitulée « Archéologie, territoire et citoyenneté ». Elle repose sur l'idée que le sous-sol contient des richesses qu'il est possible d'utiliser tout d'abord comme des outils de connaissance du territoire destinés à offrir des repères à une population multiculturelle et à participer à la construction de la ville de demain. Par ailleurs, ces richesses constituent autant de produits dérivés destinés à développer une nouvelle économie issue du patrimoine. Ces outils participent globalement à la valorisation de l'image de la ville, entreprise à partir de 1998 dans le cadre de l'organisation de la Coupe du monde de football. [...]

Cela permet aux acteurs locaux de s'emparer de cette matière patrimoniale pour la décliner dans des perspectives culturelles, économiques, sociales et touristiques. En 2003, grâce à un financement du Fonds social européen, des ateliers d'initiation à la fabrication de poteries ont permis à des femmes en grande précarité de s'exprimer tout en retrouvant des gestes ancestraux. Cette première expérience a été relayée puis amplifiée dans le cadre d'un projet européen Equal « Savoir-faire, patrimoine et développement » : copies et interprétations de poteries du Néolithique découvertes lors de fouilles, sur le territoire, façonnées avec les techniques encore en usage dans certaines parties du monde, en Afrique notamment; cuisson en meules de paille humide sous la conduite d'une potière ivoirienne, fille et petite-fille de potières, devant des enfants de Saint-Denis, le tout au cœur de la ville, à moins de 200 mètres de la basilique – un raccourci d'histoire, porteur de sens et d'humanité, facteur d'intégration. [...]

Afin de faire comprendre le travail que nous menons en direction des populations migrantes, j'évoquerai enfin les Journées du patrimoine, au cours desquelles des familles entières originaires d'Afrique viennent sur les chantiers de fouille discuter avec les archéologues. Pour elles, il est important de voir comment, plusieurs siècles plus tôt, vivaient d'autres gens qui, comme eux, habitaient à Saint-Denis. Cela est constitutif d'une identité et, in fine, d'une bonne intégration, car nous leur donnons les clés pour vivre libres et à égalité sur un territoire donné.